

On a tué l'Enfant Jésus

Moyen métrage documentaire de Renée Blanchar

Michel Langlois

Number 137, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41071ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langlois, M. (2007). Review of [*On a tué l'Enfant Jésus* : moyen métrage documentaire de Renée Blanchar]. *Liaison*, (137), 49–49.

On a tué l'Enfant Jésus

Moyen métrage documentaire de Renée Blanchar

MICHEL LANGLOIS

C'EST PLUS QU'UN FILM À VOIR.

C'est une aventure à vivre.

C'est l'histoire d'un combat. Mais ce combat est vécu et filmé de l'intérieur. Il ne s'agit pas d'un regard rétrospectif sur l'événement en cause, mais d'une navigation périlleuse au sein même d'une tourmente. Voici un navire à sauver, et ce navire devient le nôtre. Nous ne sommes plus seulement spectateurs, nous sommes conviés dans un voyage dont la destination demeure incertaine, mais dont les enjeux finissent par nous concerner totalement.

Bien sûr, il ne s'agit ni de navigation ni de voyage. Mais ce n'est pas innocemment que j'abuse un peu ici des métaphores ; c'est pour essayer de faire valoir à leur juste mesure la ténacité et la témérité de la cinéaste acadienne, Renée Blanchar. Il lui a fallu s'embarquer dans cette aventure dès le départ, sans savoir ce qu'elle aurait à filmer, sans savoir jusqu'où cela l'emporterait, sans savoir si sa caméra finirait par capter la joie d'une victoire ou le chagrin d'une défaite.

Tout est déjà énoncé dans le titre du film : « On a tué l'Enfant-Jésus ». Nous savons dès lors qu'il y a menace de mort, menace de meurtre. Tuer l'Enfant Jésus, c'est d'abord tuer un enfant. Nous sommes déjà aux aguets, avant de comprendre que l'Enfant-Jésus dont il s'agit, avec un trait d'union, désigne l'hôpital de Caraquet, en pleine péninsule acadienne. Cet hôpital est menacé, sinon de fermeture, du moins d'amputation d'une part essentielle de ses services. Le film s'ouvre donc sur cette question, épineuse pour toute une population : va-t-on tuer l'Enfant-Jésus ? Mais le titre nous a déjà prévenus que oui, on allait le tuer. Et de là naît toute la tension du récit : la mort est annoncée, mais nous nous prenons tout de suite à espérer qu'elle n'aura pas lieu.

Tout le film est donc un acte de solidarité. Nous voici solidaires d'une communauté qui espère malgré tout ne pas perdre un acquis fondamental pour son bien-être et sa sécurité. C'est là que réside tout l'art d'Andrée Blanchar : nous faire immédiatement adhérer à une cause qui est la sienne. Essayons de comprendre comment elle s'y prend.

L'histoire de l'hôpital de l'Enfant-Jésus de Caraquet nous est racontée simplement, d'étape en étape, de 1962 jusqu'en 2005, avec chiffres, tableaux et cartes à l'appui. Un travail documenté à fond, rigoureux, limpide. Nous accédons sans peine au cadre, aux circonstances et aux enjeux (sociaux et politiques) qui tissent le drame dont nous allons être témoins et parties prenantes, de crises en accalmies, d'espoirs en désillusions.

Voir un combat est une chose. En vivre les tensions en est une autre. Certes, le film nous force à réfléchir. Il fait appel à notre sens critique, à notre capacité de réjouissance ou d'indignation. Mais il va beaucoup plus loin : il nous

fait descendre dans l'arène.

Nous sommes avec chacun des combattants, qu'ils soient médecins, infirmières, gestionnaires, membres fondateurs de l'hôpital, patients ou simples citoyens directement concernés. Avec eux, nous vivons l'incrédulité devant la menace, l'éveil devant le danger, la détermination à ne pas se laisser déposséder, les déceptions qui s'accumulent.

Andrée Blanchar aime les gens qu'elle filme. Elle aime leur combat. Mais elle aime d'abord leur humanité. Et c'est à travers elle que nous les aimons nous aussi. La caméra n'est jamais condescendante, jamais complaisante non plus. Voici des hommes et des femmes qui expriment leur sens de la justice et leur attachement profond à leur communauté, à cette vie qui est la leur. Quand ces femmes et ces hommes se lèvent pour défendre ce qui leur est cher, c'est la solidarité humaine qui nous est montrée, captée sur le vif, et quelque chose en nous se soulève et espère. Le sens de la dignité devient contagieux.

Au point culminant de l'aventure, il y a cette scène où des centaines de personnes (voire des milliers) attendent dans une salle le verdict de la Cour suprême. La tension est palpable, mais la dignité domine. La cinéaste est fière de filmer cette dignité. Il y a un premier coup de téléphone, auquel répond un des médecins de l'hôpital, une femme. Le verdict est reporté de deux heures. Et ainsi de suite, de demi-heure en demi-heure, trois ou quatre fois. Et puis le verdict tombe : c'est la défaite. La femme médecin tend le poing en avant, le pouce vers le bas : *morituri te salutant*, l'Enfant-Jésus de Caraquet a vécu. Nous aussi, nous prenons le coup en pleine gueule.

Mais, comme le dit une des combattantes : « On en a vu d'autres, les Acadiens. C'est pas le premier coup de pied qu'on mange. » Et cette simple phrase nous dit que la bataille est peut-être perdue, mais pas la guerre. La dignité est triomphante.

Tout au long de son tournage, Andrée Blanchar a certainement espéré une victoire. Mais elle ne se détourne pas de la défaite. Elle la filme avec respect, j'ai envie de dire *avec amour*. Car ce qu'elle filme, d'abord et avant tout, c'est sa foi en l'humain. Et cela, ce n'est jamais perdant. ■

Michel Langlois réalise son premier film en 1988, ce qui marque le début de sa carrière de réalisateur (Lettre à mon père, 1991), (Cap tourmente, 1993). À partir de 1996, il se consacre au rôle de directeur pédagogique et artistique à l'Institut national de l'Image et du Son (INIS) de Montréal. En décembre 2002, la sortie de son film, Le fil cassé, marque son retour au cinéma.

